

Mélanges Religieux

POLITIQUE, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV.

MONTREAL, MARDI 6 AVRIL, 1852.

No. 83

ACADEMIE FRANCAISE.

Discours de M. Guizot
En réponse à celui de M. De Montalembert.
(Suite et fin.)

Messieurs,
Vers ce temps-là, et pendant que M. Droz suivait ainsi le cours de ses idées et de ses travaux, vous entriez dans la vie, Monsieur, sous de tout autres auspices, bien loin de l'atmosphère de la révolution. Élevé à lois dans les sentiments libéraux de notre temps au sein des fidèles souvenirs de l'ancienne France, et sous la loi, toujours sacrée pour vous, de l'Église catholique. Sa lumière a lui dès l'abord dans votre âme, et vous vous êtes voué à sa cause avec l'amour d'un fils et l'ardeur d'un apôtre, non-seulement pour la défendre contre les ennemis de ses croyances, mais pour servir ses intérêts divers, pour revendiquer ses espérances et ses droits dans ses rapports avec les gouvernements comme avec les peuples, pour lui rendre, sur le cœur comme sur la raison des hommes, tous ses moyens d'empire. Vous ne vous êtes pas contenté de soutenir hautement, au dix-neuvième siècle, la foi chrétienne, vous avez remonté le cours des siècles pour retrouver et pour célébrer ceux où la foi chrétienne et ses ministres exerçaient, dans les sociétés européennes, une autorité voisine de la domination; vous avez recherché et peiné, avec une vive affection, ce qu'il y avait de grand et de beau dans cet âge; la puissance de la foi pour vivifier les âmes et la puissance de l'Église pour contenir moralement les princes et les peuples, et les incommensurables et populaires merveilles de l'art chrétien, qui le premier, a su placer les plus nobles jouissances de l'imagination à côté des plus austères pratiques de la vie. Dans ce retour vers des temps anciens, peut-être vous êtes-vous quelquefois livré, avec trop de complaisance, à l'entraînement de vos prédilections et de vos émotions personnelles. Je ne m'en étions pas beaucoup, car, en même temps que vous poursuiviez un noble but, vous n'y marchiez pas par une route bien rude, ni qui vous avertit incessamment de vous tenir sur vos gardes. Vous avez longtemps, Monsieur, placé vos efforts pour le service de la religion sous la protection des idées et des sentiments favorisés de notre époque; vous avez fait son vent de la cause de l'Église chrétienne une cause d'opposition; et vous avez allumé à côté de la croix, et quelquefois peut-être avec un peu de fougue, ce drapeau de la liberté, drapeau puissant et séducteur, qui entraîne aisément les peuples, et que même des hommes tels que vous ne suivent pas sans quelque péril pour la cause qu'ils veulent servir et pour eux-mêmes. Mais, dès que je me suis vu à côté de vous, soit par votre propre raison, soit par l'autorité suprême de l'Église, vous êtes retourné, Monsieur, avec cette belle docilité chrétienne qui est à la fois de la sagesse et de la vertu. Et quand l'esprit de révolte et d'anarchie s'est saisi du drapeau de la liberté pour s'en faire un manteau trompeur, vous vous en êtes séparé avec dépit, et vous avez porté dans le camp de l'ordre social, près de succomber à votre rare puissance de dévouement, de courage et de talent.

n'inspirant qu'à couler, dans les affections de famille et dans la culture des lettres, des jours sérieux, égaux et pais, comme sa pensée et son style; vous, né pour combattre et vaincre; j'étais de bonne heure, par votre propre pente sans doute comme par les circonstances, dans la grande polémique, religieuse et politique, de la tribune et de la presse; impétueux, entreprenant, passionné dans votre conduite et dans votre langage comme dans votre âme; homme de guerre dans la vie civile, et appelé aux honneurs d'une rude gloire, comme M. Droz aux douceurs d'un sage et modeste repos. Plus je vous considère, Monsieur, vous et votre éminent prédécesseur, plus le contraste primitif et longtemps prolongé entre les deux personnes et les deux vies devient frappant à mes yeux.

Maintenant j'oublie le passé; je ne regarde qu'à celui qui est aujourd'hui, à ce qu'était M. Droz quand il nous a quittés, à ce que vous êtes, Monsieur, en venant prendre sa place. Le contraste a disparu; au lieu de ces deux hommes si divers d'origine, d'habitudes, d'idées, je vois deux hommes qui se rapprochent et s'unissent intimement: en religion, deux chrétiens; en politique, deux conservateurs.

Qui a pu amener ce résultat? Comment cette transformation s'est-elle accomplie? Comment deux hommes si indépendants et si sincères, après avoir vécu si divers pendant tant d'années, se sont-ils enfin rencontrés dans une telle unité?

Il y a des temps que Dieu semble avoir marqués pour de tels miracles; des temps où, par l'éclat des événements qui sont ses leçons, il verse sur les hommes de tels flots de lumière que, si notre frivole incertitude et notre orgueilleuse obstination n'y faisaient obstacle, tous les esprits en seraient éclairés et domptés. Nous avons vécu, nous vivons dans l'un de ces temps solennels.

Après Dieu et elle-même, c'est à la monarchie et à l'Église chrétienne que la France doit sa civilisation. Dieu marque la place des nations dans la vie de l'humanité et préside à leurs destinées. Sous son empire, c'est par leurs propres efforts, par leur intelligence et leur énergie déployées à travers les siècles, qu'elles grandissent et prospèrent. Glorieuses ou malheureuses, elles jouent toujours elles-mêmes le premier rôle dans leur histoire. Mais à côté de ce qu'elles doivent à leur protection divine et à leur propre travail, s'élèvent toujours au sein des nations certaines influences qui les dirigent et les secondent, certaines institutions qui deviennent leur principal moyen de force et de durée, de prospérité et de grandeur. La monarchie et l'Église chrétienne ont tenu cette place dans l'histoire de la France; à ces deux institutions, à ces deux influences, c'est à achevé, pendant quinze siècles, la vie morale et politique de notre patrie, comme à son centre et à son foyer.

Il est facile de se chercher et d'étaler les imperfections qui sont tombées et les fautes qu'ont commises ces institutions prépondérantes dans notre destinée. Mais ce n'est là, quand on y concentre sa pensée, qu'un travail d'esprits superficiels et faux. Toutes les institutions humaines sont imparfaites; tous les pouvoirs humains commettent des fautes; c'est une nécessité, c'est un devoir de reconnaître cette infirmité de toutes choses et d'en défendre les peuples par d'efficaces garanties. Mais ce fait et ce principe une fois admis, le caractère et le fait général des institutions qui ont plané sur l'existence nationale n'en subsistent pas moins: quand on aura mis en lumière toutes les erreurs, tous les

torts de la royauté et de l'Église en France, l'histoire de la France ne sera pas changée; l'Église et la royauté n'en resteront pas moins les influences tutélaires qui ont protégé et dirigé la société française dans son glorieux développement.

En 1789, quand la révolution a éclaté, la royauté était représentée par un prince rare, quoiqu'il n'eût rien de supérieur, vertueux, sérieux, de mœurs simples après Louis XIV, de mœurs pures après Louis XV, modeste jusqu'à l'humilité, courageux jusqu'à l'irrésolution, humain et bon jus qu'à la faiblesse, tourmenté dans sa conscience et sans cesse trouble dans sa conduite par l'incertitude de ses idées de droit et de devoir. Louis XVI n'était de son rang, de sa cause, de son avenir, de lui-même, il s'inclinait presque, dans sa jeunesse, devant une souveraineté autre que la sienne; et, en même temps, il conservait sur l'origine et la nature de son pouvoir, les notions des temps anciens. État plein d'angoisse pour un honnête homme et de péril pour un roi. Mais à travers les perplexités et les contradictions de son âme et de sa conduite, Louis XVI, avant comme après ses infortunes, était un prince digne de tous les respects, et capable de tous les sacrifices et de toutes les vertus qui font, sinon un grand roi dans un État battu par l'orage, du moins un roi excellent dans un régime de liberté sous la loi.

L'Église de France, à la même époque n'avait plus sans doute cet éclat de piété et de génie qui avait fait longtemps sa force et sa gloire, l'entraînement des idées et de la vie du siècle avait pénétré dans ses rangs. Bien moins avant pourtant qu'on ne s'est plu souvent à le dire: à ceux qui lui reprochent avec rigueur ce qu'elle avait alors d'esprit mondain et relâché, l'Église de France a deux réponses: elle a supporté avec un courage et un dévouement héroïque une adversité inouïe; et, dès que le sol s'est un peu affermi, elle s'est relevée de ses ruines, et en peu d'années elle a rendu à la France chrétienne un éclat digne de tout respect. Une Église qui a fourni en un quart de siècle tant de pieux martyrs à l'échafaud et tant de saints prêtres à l'autel, n'étant pas, à coup sûr, atteinte d'un mal sans remède, ni tombée dans un réel déclin.

Je ne veux pas user de la vérité tout entière; je ne veux pas réveiller des souvenirs hideux ou déchirants; je laisse au fond des cœurs ces orages d'imagination et de piété que soulève toujours, grâce au Ciel, la seule image de nos dévouements effrénés au crime et des dernières extrémités du malheur. De notre passé révolutionnaire je ne relève qu'un seul fait, un grand fait dans sa froide et nue simplicité. D'un côté, je place l'Église chrétienne et la monarchie ont, pendant quinze siècles, rendu des services à la France, et ce qu'étaient réellement le roi Louis XVI et l'Église de France, à l'honneur de notre révolution. Je mets en regard ce que la révolution a fait de la monarchie et de l'Église, de Louis XVI et du clergé chrétien. Qui peut tenir un moment cette balance, et ne pas reconnaître, avec une douleur profonde, qu'en traitant, comme elle les a traités, la monarchie et l'Église, Louis XVI et le clergé chrétien, la révolution a foulé aux pieds la justice et le bon sens, la morale et la politique, qu'elle a été en même temps ingrate et insensée, qu'elle a méconnu et outragé et les lois éternelles de Dieu, et les conditions vitales de la société, et tous les bons instincts de ce peuple même au nom duquel elle s'accomplissait?

Ces enseignements des spectacles de nos jours, ce cri de notre propre expérience, cette

voix de Dieu à travers les destinées et les actions des hommes, votre honorable prédécesseur, Monsieur, les a entendus et compris. C'est pourquoi il a écrit son *Histoire de Louis XVI* et il est mort chrétien.

On éprouve en lisant l'*Histoire de Louis XVI* de M. Droz, un profond sentiment de satisfaction et de repos; ce n'est pas la fatalité, ou l'utilité, ou l'entraînement, soit de la logique soit de la passion, servant d'excuse, ou d'apologie, ou même d'apothéose au crime; c'est la conscience calme, mais ferme, la raison modeste, mais droite, d'un homme de bien appréciant, selon les lois de la morale et du bon sens, les événements et les hommes. Appréciation plutôt réservée que tranchante, pénétrante que sévère: M. Droz était trop sincèrement attaché aux grandes idées et aux intentions généreuses de 1789 pour juger avec un excès de rigueur les torts de cette puissante époque; souvent même on sent, dans ses jugements, le regret affectueux d'un ami attristé; et en condamnant les fautes, il n'abandonne point les principes, ni les espérances persévérantes. Mais ce qu'il conserve de sympathie et d'espérance n'altère jamais l'objectivité ni la franchise de sa pensée; il déplore et accuse non-seulement les crimes, les jours néfastes de la révolution, mais la cause et le tour général qu'elle prit si vite; il affirme et il prouve que, si elle ne fut pas maintenue ou ramenée dans la bonne voie, ce ne fut la conséquence d'aucune nécessité, d'aucune force insurmontable, mais la faute de ses auteurs, chefs et soldats, à qui manquèrent, non les occasions ni les moyens mais les lumières et le courage, le bon sens et la vertu. Il a ainsi, comme philosophe et comme historien, le mérite toujours beau, et plus beau de nos jours, de savoir et de dire fermement que le mal est le fait volontaire, non la condition fatale de l'homme, et de rendre ainsi, dans l'histoire, aux auteurs la liberté, aux événements la moralité.

Comme il avait appris à comprendre et à juger son temps, M. Droz apprit à se comprendre et à se juger lui-même; et les mêmes spectacles, les mêmes sentiments qui avaient fait de lui un historien moral, en firent un chrétien. Ce ne sont pas des épreuves extraordinaires, ni de grandes secousses de l'âme qui l'ont amené à la foi; sa vie s'écoula paisible et heureuse; mais il avait assisté à la plus grande scène d'orgueil et d'impudence de l'homme qui ait jamais vu le monde; il avait reconnu la vanité des plus hautes prétentions et des plus savants efforts de l'esprit humain pour faire à son gré la destinée des sociétés humaines, et pour leur donner des lois lui-même et lui seul. Quand l'âge vint et amena dans sa vie domestique ces séparations douloureuses qui placent l'isolement au terme du bonheur, la lumière se fit sans effort dans cette âme droite, modeste et tendre; resté seul avec ses riches souvenirs et ses méditations désintéressées, il crut purement avoir vu et compris; et il se fit un pieux devoir de dire, avec une belle simplicité et sérénité de cœur, comment il est arrivé à croire, par l'effet naturel de son expérience de la vie et des enseignements qu'elle lui avait donnés.

Vous n'avez pas eu à attendre, Monsieur, cette transformation salutaire, et, pour arriver au même but que votre honorable prédécesseur, vous n'avez point parcouru le même chemin. Vous êtes né et vous avez toujours été chrétien. Toutefois, et malgré ce bienfait de votre destinée, vous aussi, avant de vous élever à cette belle harmonie dans laquelle, M. Droz et vous, vous vous êtes enfin rencontrés, vous avez eu vos périls et vos épreuves à sur-

monter. Catholique fervent et fidèle, vous pourriez tomber dans l'écueil de ceux qui, par esprit soit de routine, soit de réaction, soit de système, feraient de l'Église catholique l'exclusive du pouvoir absolu, et la placeraient en hostile concurrence avec les libertés de l'ordre temporel acquises par le travail de tant de siècles, et toujours chères et nécessaires au nôtre, malgré les fatigues qu'elles lui coûtent et les égarements où elles l'ont jeté. Vous n'avez point tombé, Monsieur, sur ce dangereux écueil; dangereux et pour de nobles esprits, et pour la religion elle-même qu'ils ont méconnue et compromise au moment même où ils la défendaient glorieusement. Vous avez mieux compris et votre temps et l'Église; vous savez que, si elle est l'appui naturel de l'ordre et du pouvoir social, elle se prête aux diverses formes de gouvernement, aux grandes nécessités de l'histoire, et qu'elle peut aussi se prêter à protéger ces belles libertés de l'âme et de la vie humaine, plus ou moins développées et praticables selon les temps, mais qui, une fois reconnues et réglées, deviennent l'honneur civil des nations. Vous avez vous-même, Monsieur, constamment défendu ces libertés, celles de votre pays comme celles de votre foi, et vous avez ainsi bien servi la cause de la religion chrétienne et de son autorité sur les peuples.

Vous étiez, dans votre vie politique, exposé à un autre écueil. Étranger à la révolution de 1830, et habituellement placé dans les rangs de l'opposition à un gouvernement qu'elle avait élevé, vous couriez le risque d'être entraîné sur cette pente, et de laisser, presque à votre insu, une opposition vive à une hostilité destructive. Vous avez présenté cette situation redoutable, et vous vous êtes toujours défendu de ce dangereux entraînement. Sur-tout, Monsieur, vous avez toujours gardé, envers ce roi dévoué à la France, dévoué à l'ordre social comme à la France, et qui n'a régné que pour préserver sa patrie de l'anarchie où elle est tombée quand il est lui-même tombé, vous avez, dis-je, toujours gardé envers lui une réserve et un respect dont, à coup sûr, le souvenir vous es aujourd'hui précieux.

Vous disiez tout à l'heure avec raison que l'Académie, en faisant un choix, n'adopte point tout les idées, ni toutes les paroles de celui qu'elle choisit, et n'en prend point la responsabilité. Chacun de nous, en entrant ici, reste lui-même, et nous ne demandons ni ne faisons à personne le sacrifice de la liberté. L'illustre Napoléon, avec une ironie un peu dédaigneuse, disait un jour à M. de Fontanes: "Laissez-nous du moins la république des lettres." Nous avons gardé celle-là, Monsieur, et vous verrez, en vivant avec nous, qu'elle est vraiment libre au tant que douce. Mais, si elle n'impose et n'emprunte sa pensée à aucun de ses membres, l'Académie se plaît à trouver, dans les nouveaux élus qu'elle appelle, l'expression et l'image vivante des sentiments qui lui sont à elle-même familiers et chers. Vous lui donnez vous et rapport aussi, Monsieur, une vraie et vraie satisfaction. Ce qui peut être votre caractère le plus original et votre principal attrait, c'est que vous avez su réunir, à un degré rare, dans votre âme, le respect du passé et le mouvement vers l'avenir, la fidélité à la tradition et le goût de la liberté. C'est là aussi, Monsieur, la pensée constante et pure à nos yeux de la France chrétienne: elle a toujours désiré et secoué le libre développement de l'intelligence et de la société humaine; et en même temps elle est toujours restée fidèlement attachée à son origine, et à son histoire, à ses règles, à tout son passé. (Voir la page de

BERTAL.

Episode des Guerres d'Afrique.

(Suite)
Après la victoire, Bertal voulait rejoindre Ben Ali pour concerter avec lui quelques mesures; mais il ne put le retrouver; en vain il l'appela, le fit chercher, personne ne répondit!
— Mort peut-être, s'écria Bertal! et ce fut en tremblant qu'il se mit à interroger les corps étendus autour de lui. — Que devenaient son vieux père à cette nouvelle, sa mère, sa sœur, qui l'aimaient tant! Ah! que le ciel leur épargne une semblable douleur! — Ben-Ali, Ben-Ali, cria d'une voix vibrante le jeune Français; l'écho répéta seul le nom de Ben-Ali.
Cette recherche dura jusqu'au lendemain matin; persuadé alors que Ben-Ali était resté prisonnier, Bertal entra au *dachekraz* de Sikk-el-Arba, plus épuisé de douleur que de fatigue.
Le vieux cheik était dévoré d'impatience et d'inquiétude.
— Batus, pourquoi, n'est-ce pas? cria-t-il à Bertal, dès qu'il le vit paraître. — J'en étais sûr; où est Ben-Ali?
— Prisonnier répondit lentement Bertal, qui aimait mieux donner immédiatement cet

te certitude au cheik que de prolonger le doute dans lequel il le voyait.

Et le vieillard tomba, épuisé, sur sa natte, la figure enchaînée dans ses mains, et absorbé par une profonde affliction.

— Croyez bien, dit le jeune homme, que je les aurais plutôt poursuivis jusqu'à nos tentes, si j'avais cru qu'il leur fût possible de le faire prisonnier. Non, père, (et il prenait avec force la main du vieillard) ne me croyez pas coupable d'une semblable lâcheté!... Mais Ben-Ali était sous ma protection, je devais veiller sur lui; c'est à moi de savoir ce qu'il est devenu; bientôt vous aurez de nos nouvelles. Adieu! que le ciel vous protège!

A ces mots, et sans donner au vieillard le temps de la réflexion, il se précipita hors de la gourbe et reprit le chemin qui menait à la plaine.
Au moment où il allait s'engager dans le premier défilé, après avoir jeté un dernier regard sur les lieux où il avait passé deux années, sinon de bonheur, au moins de repos, il aperçut, sortant d'un massif d'orange, la jeune *Ben-Mussa* qui, les yeux remplis de larmes, s'avancait vers lui.
Surpris, il s'arrêta, hésita un instant s'il devait aller vers elle; mais, avant qu'il eût pris une résolution, la jeune fille était auprès de lui.

— Tu cours, lui dit-elle d'une voix harmonieuse et pleine de tristesse, tu cours à la recherche de ton frère, qu'Allah te protège, Bertal, et qu'il te ramène vers nous avec celui dont la perte nous est si cruelle; mais n'ou-

blie pas que, toi aussi, tu as aussi un père, une mère, une sœur qui t'aiment... tendrement... et qui ne pourraient supporter l'idée de te perdre à jamais!... Adieu... adieu... Penses à nous, qui prions pour toi! — Alors la jeune fille, s'échappant comme une ombre, laissa Bertal immobile à sa place et les yeux fixés sur la place qu'elle venait de quitter.

Sortant bientôt de cette contemplation, il s'élança sur son cheval, qui le suivait pas à pas, et quand il atteignit le pied de la montagne, Bertal répétait encore le nom de *Ben-Mussa!*

L'air était lourd et flasque, et l'atmosphère si calme, que pas un brin d'herbe ne remuait dans la plaine; les nuages s'amoncelaient rapidement, et leurs masses noires se divisèrent en larges rayons, les uns d'un rouge pâle, et les autres de pourpre.

Sans s'inquiéter de ces signes précurseurs d'une tempête, Bertal cherchait quelque habitation où l'on pût lui donner des renseignements sur la marche des *Bousigris*, au pouvoir desquels il supposait, avec raison, que Ben-Ali était resté prisonnier.

Mais partout où, la veille encore, s'élevaient de riches tribus, ou l'enfant se joignait avec l'égalité d'un soldat, ou les guerriers assis sous l'éclaircissement, fumaient, en contemplant leurs fertiles jardins, partant aujourd'hui la mort et la destruction, partent de la fumée et des bruits ardens, ou planant et criant, attirés et repoussés tour-à-tour, par l'ardeur des cadavres et la chaleur du feu, le grand *Karaborné*, et le *Crab-el-Sokarra*.

Bientôt le vent, qui avait été si calme, commença à faire entendre des sons plaintifs et prolongés, comme s'il eût déploré d'avance les ravages qu'il allait causer.

L'ouragan éclata accompagné de bourrasques de pluie et de grêle qui seabaillaient vouloir briser montagnes et rochers.

Toutes les eaux de l'intérieur des terres se répandaient en larges nappes, dont la plupart s'élevaient et emportées par des tourbillons, formaient une pluie fine qui s'étendait au loin.

Au milieu de cet effroyable désordre de la nature, Bertal qui s'était soigneusement entouré de son burnous, déployait une fermeté courageuse, comme s'il eût été habitué à cette lutte avec les éléments.

Il se sentait comme tous ceux qui ont éprouvé de grands malheurs, que la réaction du courage est elle-même une sorte de triomphe qui élève l'âme jusqu'au sublime.

Force, dans un pays où il n'y a ni route ni sentier qui conduisent le voyageur égaré, de s'abandonner au hasard, il l'a-ta les rênes de son excellent coursier et se confia à son intelligence.

Pendant plusieurs heures, il continua cette lutte avec la tempête, tantôt franchissant un torrent rapide qui menaçait de l'engloutir, tantôt s'engageant dans un marécage converti par les eaux. Mais, plein d'ardeur et de force, son généreux coursier triomphait de tous les obstacles qui, peut-être, eussent été fatals à beaucoup d'autres. La fureur de l'ouragan put enfin se dissiper; le ciel, déchargé de

cette masse d'eau répandue sur la terre, prit une couleur moins sombre, et le vent, après avoir rempli sa mission destructrice, se tut et entra dans ses sombres demeures.

Bertal avait côtoyé le bois de la montagne sans s'arrêter en plaine, et se trouvait en ce moment tout près de Bidadah, dont les grandes mosquées commencent à refléter le soleil qui se dégageait de plus en plus et qu'attendaient avec impatience ceux que la tempête avait traversés comme notre voyageur.

Le jeune Français se dirigea sur une douane élevée à une demi-lieue environ de la ville et sur le même plan; il se trouva alors dans un creux, et pour arriver à son but, il lui fallait gravir une éminence qui dominait toute cette partie de la plaine comprise entre *Blidah* et *Calcah Musgriff* et *l'Abatache* (1). À peine eut-il atteint le haut de ce mamelon qu'il aperçut, à vingt pieds plus bas et immédiatement au-dessous de lui, quelques escadrons et un régiment de ligne, qui se précipitèrent à lever leur camp. Il y avait si longtemps déjà qu'il n'avait vu de Français, qu'il oublia le danger auquel il s'exposait en se montrant, et resta plusieurs minutes à les regarder, jusqu'à ce que son attention soulevée et son immobilité attirassent les regards des soldats qui signalèrent sa présence en faisant quelques gestes menaçants: comprenant son danger, il voulut s'échapper en descendant de l'autre côté du mamelon, mais il s'aperçut que quelques cavaliers, envoyés pour le reconnaître

(1) Rivière.